Maurice de Broyer

Feuillets épars

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Pierre Breault (19..-2023), *Dessin numéro 55* (s.l., 1996), collection particulière.

Feuillets épars

DANS LES DUNES

à Mariette

Ce matin, j'ai fermé mes volets verts et je suis parti par les dunes...

Un gai soleil d'avril fait scintiller une mer d'émeraude. La brise pousse des nuages blancs qu'elle découpe artistement en un dais de dentelle traînant sur l'horizon. Une voile grise, comme une aile, vole dans l'infini.

Il vient des vergers de la Flandre des bouffées de senteurs.

De lointains clochers se réveillent et du milieu des bruits confus de la terre se détachent les notes claironnantes des coqs.

Le cri d'une sirène dure longtemps par l'air attiédi ; mais par-dessus tout, règne l'incessante rumeur des flots.

J'avance et mon pas s'imprime dans le sable qui crisse et qui semble vivre dans un éternel frisson. Au loin, le vent fait moutonner les grands chardons, croulant en lourdes grappes vertes.

Je suis heureux de vivre, le renouveau met en moi le désir d'atteindre un but, de marcher contre le vent.

Chaque fois que je me retourne, je vois les maisons du village devenues plus petites. Je sais que bientôt les dunes me les cacheront. Alors, j'en apercevrai d'autres et le clocher gris d'un village voisin.

Voici déjà les panaches de fumée qui se déroulent en spirales blanches ; voici leurs toits, humides encore de la dernière pluie. Au centre, l'église dresse son petit clocher d'ardoises.

Je vais au cimetière revoir encore une fois une croix de pierre verdie de mousse, et qui a sa légende.

À cette heure, je suis seul encore. Quel calme ! Quelle mélancolie se dégage de ces croix plantées presque sans ordre dans l'ombre des hauts murs de l'église ! De naïves couronnes laissent glisser leurs perles. Un bouquet d'immortelles noircies effeuille ses pétales depuis la dernière Toussaint.

L'herbe croît dans les sentiers, pousse entre les pierres disjointes des tombes...

Solitaire contre le mur, penchant vers la terre un bras fendu, voici la croix que je viens voir.

La pluie et le temps en ont effacé l'épitaphe ; seuls, ces mots ont subsisté : « Priez pour elle. » Qui... « elle » ?

« Elle » n'a plus de nom, mais sa légende que tout le monde connaît ici.

On me l'a dite vingt fois et toujours différente, et toujours plus mélancolique.

Cette croix verte de mousse est un poème de pierre, le reste d'une épopée qui s'oublie.

Il y a longtemps, très longtemps, alors que cette église n'existait pas encore, vivait ici une orpheline, très belle et très riche. On dit qu'elle avait son château à cette place.

On prétend aussi qu'elle était fiancée à un jeune officier de marine qui naviguait en de lointaines mers.

Tous les jours, elle allait par les dunes contempler les eaux et, là, elle se recueillait longtemps.

Sa pensée s'envolait vers celui qui occupait seul son cœur d'orpheline et elle priait pour lui.

On dit encore que le marin périt sous les tropiques... mais qu'elle ne le sut jamais.

Elle allait, comme par le passé, perdue dans son rêve d'amour, criant à la mer le nom de l'aimé disparu. Pour elle, l'océan était la route qu'il avait prise, celle où elle le verrait revenir un jour, dans l'or d'un couchant glorieux et mystique...

La mer seule avait ses confidences, elle seule voyait ses pleurs. Parfois aussi, elle s'attardait le soir sous les étoiles. Elle leur demandait de ramener son époux, de le protéger.

Mais elle ignorait que d'autres constellations, plus claires, brillaient sur les flots qui l'avaient à jamais englouti.

Elle voyait des voiles étrangères apparaître à l'horizon, comme sorties de l'infini. Alors, elle espérait encore...

Enfin, son cœur se lassa d'attendre. Sa raison s'envola par-dessus les flots gris du Nord.

Elle fit démolir son château et construire une église sur les fondations. Elle habita seule une masure dans les dunes.

Elle désira vivre en une communion constante avec le souvenir de l'autre. Elle voulut aller le rejoindre. Et cette idée l'obséda chaque jour davantage.

Une nuit, elle descendit la dune et marcha vers la mer.

Elle y entra et avança... avança.

Des vagues la soulevèrent et l'emportèrent au large.

L'eau la retint et l'étrangla.

Plus tard, on retrouva son cadavre sur la plage. Elle avait rejoint son fiancé. Ils étaient unis pour l'éternité.

Et je suis revenu, comme le soir tombait ; le soleil faisant sur l'eau de larges taches d'or mouvant. Je songeais à la croix de pierre, à sa légende. Je restai longtemps à contempler un trois-mâts s'enfoncer dans l'horizon et disparaître.

Reviendront-ils jamais, ceux-là ?

LA CROIX

à monsieur et madame S. M.

Lundi 11 octobre 19...

Ce matin, grand vent...

L'ouragan siffle par les rues désertes. Il fait grincer les vieilles enseignes. Il va, rapide, ferme les portes, ouvre les volets fermés... Et toujours ce long cri d'angoisse de la bise qui passe, tourbillonne, monte, puis arrache une tuile au toit rouge. Une pluie fine me fouette le visage, me glace. J'entends sonner mon pas aux dalles du trottoir et ce bruit répété en un lointain écho me fait peur en sa solitude. Le ciel gris m'inquiète et je songe aux marins qui vont partir...

Enfin, voici le petit port de pêche ! Une plaintive houle l'envahit et clapote à mes pieds. Les pêcheurs réunis interrogent les eaux. Je m'approche de leur groupe... leurs rudes faces ont ce matin je ne sais quoi d'hésitant et d'inquiet.

Tous ne partiront pas, car la mer est mauvaise. Et je ne vois qu'une seule barque appareiller.

Bientôt la marée sera haute...

Les cordages qui glissent aux gorges des poulies mêlent leur sifflement au craquement des mâts. Les voiles montent, lentes, se déplient et s'ouvrent enfin.

Justement je connais le pêcheur qui va partir. Il est là sur la rive et commande la manœuvre. C'est un fort gaillard. Une sorte d'Hercule aux rudes traits, aux rides profondes et creusées par l'effort. Une barbe grise encadre son mâle visage à la façon hollandaise.

Je l'aborde et nous causons.

— Vous n'avez donc pas peur de partir aujourd'hui ?

— Bah ! me dit-il en souriant, je m'en suis tiré tant de fois...

— Mais vos camarades préfèrent rester.

— C'est vrai. Mais que répondre aux enfants qui vous demandent leur pain quand l'armoire est vide ? Et puis... Et puis, ce n'est pas une tempête. Quoi ! pour un peu de vent je resterais ici à ne rien faire ? Je verrais ma barque se balancer sans cesse ? Quoi ? j'entendrais les amarres faire sonner leurs anneaux ? Non ! Non ! Si je ne partais pas j'en aurais du remords. D'ailleurs, la mer me connaît et je connais la mer... depuis vingt-cinq ans que nous nous fréquentons.

Tranquillement il se met à rire, découvrant une rangée de dents noircies par le tabac, puis il continue à envoyer dans l'air de grosses bouffées bleues que le vent disperse. Je le contemple sans rien dire. J'admire ce courage qui le pousse vers le danger, vers la mort peut-être... mais il y va, car c'est son devoir et ses enfants ont faim.

Sa barque est prête. Elle n'attend plus que la marée haute. On dénoue les amarres et quatre forts marins, s'attelant à la dernière, tirent le bateau vers le chenal. Le bruit rythmé de leurs sabots heurtant la pierre met un peu de variété aux lugubres pleurs de la mer et du vent. Je suis des yeux ceux qui s'en vont. Le patron me fait un signe d'adieu de sa lourde main.

Tout à coup le mousse se met à grimper le long des cordages. Étonné, je le regarde... Il a bientôt dépassé la dernière échelle et, se cramponnant à l'extrémité du grand mât, il redresse la petite croix hissée là-haut et qui allait tomber. Puis, leste, il redescend à la manœuvre qui l'attend sur le pont. Les hommes, un instant, ont cessé leurs rudes travaux. Silencieux, ils ont regardé faire cet enfant, puis, sans un mot, ils se sont remis à la tâche... et tout cela m'a vivement ému.

Voici les estacades. Les voiles s'arrondissent sous le vent, la barque se penche et vogue là-bas vers l'horizon brumeux. On la voit escalader les hautes lames, puis disparaître dans un précipice creusé par elles, puis remonter encore. Rapide comme une mouette, elle avance et bientôt ses voiles sont comme des ailes tendues vers le lointain. Puis le brouillard, qui flotte sur les eaux, la dérobe à mes yeux.

Le vent souffle avec plus de rage encore, la mer se moutonne et l'on voit au large de grosses masses d'écume lancer vers le ciel comme un suprême affront. Les lames vont à l'assaut de la jetée. Elles se tordent, s'entrelacent et s'écroulent en un formidable fracas.

Un jour lugubre passe et fait place à la nuit plus horrible encore...

Je suis sorti. Immobile près du phare, j'écoute ce tonnerre né de l'Océan en rage. L'extrémité de la jetée est submergée. D'immenses paquets d'eau franchissent les parapets. Le falot rouge, allumé les soirs de tempête, clignote et met d'infernales lueurs à l'obscurité de la mer. La lumière blanche du phare éclaire les panaches des vagues. Près de moi, des sauveteurs attendent et leur silence anxieux me serre la gorge. Ces civières alignées pour ceux que la mer rendra peut-être, cette barque prête à arracher à la mort un pauvre matelot, ont je ne sais quoi de glacial qui me fait frissonner.

Lentement je retourne sous la pluie. Et je songe aux malheureux cramponnés à quelque épave et prolongeant ainsi leur terrible agonie... et je rêve surtout à ceux que j'ai vus partir le matin : au patron, au mousse, à cette petite croix qu'ils emportaient pour la regarder aux moments de détresse. Où sont-ils maintenant ? Sont-ils déjà des cadavres livides qui vont, flottant, heurter de leur tête lourde le sable des bas-fonds ? Et toute la nuit d'affreux cauchemars me hantent...

Ah ! que c'est triste le cri des eaux dans l'obscurité !

Mardi 12 octobre 19...

La tempête gronde toujours.

Un ciel obscur met comme un dais de deuil à la grande glauque. Ici, tout près de la digue, les vagues bouillonnent. Un fin embrun flotte par-dessus les eaux, et les tourbillons de sable, que le vent soulève, m'étouffent.

C'est la grande colère de l'élément qui s'achève. On voit à l'horizon les flots se mêler aux nuages... Pas une voile... pas un peu de fumée qui nous dise qu'il y a là des gens qui passent et qui peut-être ont besoin de nous... La pluie fine et énervante, à la fin, n'a pas cessé. On a cette sensation que plus jamais ces nuages ne se fondront, que plus jamais l'on ne verra l'azur. Tout semble noir et gris. Rien de réconfortant dans ce paysage funèbre.

Des groupes de marins se forment La fumée de leurs pipes m'arrive. Devant cette grande fureur, ils restent muets. La pluie fouette leurs faces brunes.

— Eh bien, pas de nouvelles du *Godsgoedheid* qui est parti hier ?

Celui que j'interroge hoche la tête et répond avec un soupir :

— Oh ! ceux-là...

Sa main a un geste vague qui me laisse peu d'espoir.

— Quand devaient-ils rentrer ?

— Maintenant, avec la marée montante.

— Alors, vous croyez...

Je n'ose pas achever ma phrase, je n'ose pas prononcer l'horrible chose.

— Oui, monsieur ; jamais plus ils ne reviendront vivants !

— C'est effroyable ! Et leurs femmes ? Et leurs petits, que vont-ils faire ?

— Les femmes feront ce que les autres veuves font : travailler et pleurer beaucoup. Quant aux enfants, dès qu'ils en auront l'âge, ils s'en iront comme leurs pères, comme leurs frères !

Je m'éloigne pensif. Pauvres marins que la mort ravit une nuit de tempête !

Et pourtant, en moi-même, je ne veux pas désespérer de les revoir ! Peut-être le gros temps les retient-il au large ? Peut-être rentreront-ils demain ? Je revois ce départ matinal, ce patron gouailleur malgré le danger, ce mousse et cette petite croix grossièrement taillée.

Et la journée se passe en une vaine attente. Le soir, je vais écouter les propos des pêcheurs dans un vieux cabaret flamand où les buveurs devisent des choses de la pêche. L'on parle du *Godsgoedheid* qui n'est pas encore revenu, l'on parle des femmes que la crainte affole.

— La tempête va se calmer, me dit mon voisin. Le vent changera sûrement cette nuit et, demain, je crois qu'il fera beau. S'ils ont pu tenir bon pendant la bourrasque, rien n'est encore perdu.

Et je reprends espoir...

La salle est bleue de fumée. Une vieille lampe éclaire mal l'assemblée. Je vois pourtant, cloués au mur, des calendriers aux images naïves, un portrait inhabile de notre roi défunt, et là-bas, au-dessus du comptoir, une madone nous tend les bras du haut de sa niche. Les pêcheurs parlent haut. Sous la lampe, des joueurs semblent absorbés, parfois une discussion éclate, l'on frappe sur la table, puis le calme renaît...

Quand je sors, il me semble que la rafale passe moins vite par les rues et que les hurlements du large se sont presque tus...

Mercredi 13 octobre 19...

Quel étonnement, à mon réveil, de voir le soleil inonder ma chambre ! Ce n'est pas un soleil d'automne, jaloux d'un sourire, non, c'est un gai soleil de printemps !

Dehors, il flotte dans l'air comme un souffle de joie, on voudrait chanter... Plus de vent, plus qu'une légère brise tiède qui vous caresse les joues. Un grand rayon me réchauffe le dos. Le ciel est tout bleu et de grandes mouettes passent et crient.

La mer vient mourir sur la plage comme un lac. Pas une vague. L'estacade, toute blanche, resplendit sous les feux du jour. Une bonne odeur marine emplit l'atmosphère. Elle vient du large en grosses bouffées.

Vite, courons au port prendre des nouvelles du *Godsgoedheid*. Je cherche vainement son nom sur chacune des poupes. Le port est plein de bruit. Tous vont s'en aller. L'on entend les poulies grincer sous l'effort des voiles. Les mâts craquent, les rames battent l'eau. L'on roule de gros tonneaux sur le rivage. L'on s'agite, l'on se prépare. Une à une, elles s'en vont les barques, tirées par des hommes jusque près de la mer.

Le port est bientôt vide. Et le *Godsgoedheid ?...*

Hélas ! serait-ce donc vrai ? L'Océan aurait-il pris ces pêcheurs à leurs femmes ? cet enfant à sa mère ? Je n'ose y penser...

Lentement, comme à regret, je m'en vais, sans espoir...

Jeudi 14 octobre 19...

Ce matin, sur la plage, j'ai ramassé une petite croix de bois...

Ils sont morts !

IL Y A LONGTEMPS DE CELA

à monsieur et madame J. Fro

Nous étions là, quatre ou cinq, assemblés dans ce cabaret flamand. Au dehors, la tempête faisait rage et le vent passait en longues rafales.

On eût dit des gémissements venus du large. Pas une barque n'était partie...

Nous écoutions en silence devant nos grands pots de bière sûre. Moi, je songeais en regardant la madone qui, de sa niche, nous tendait les bras :

— Bougre de temps ! grommela Pierre. Personne ne répondit. Je demandai :

— Avez-vous déjà fait naufrage ?

— Oui, monsieur, trois fois. La première, j'avais quatorze ans. Mes deux frères périrent, hein ! papa ?

Le père fit signe que oui. Pierre s'apprêtait à raconter ses malheurs, quand la porte s'ouvrit et une vieille entra avec le vent qui souleva le calendrier cloué au mur.

Cette femme, véritable ruine, cassée, se soutenait à peine sur un bâton noueux.

Misérablement vêtue, tout son être exprimait la souffrance et l'attente de la mort. Je l'avais déjà vue plusieurs fois se traînant sur la digue et fixant son œil terne sur l'horizon comme si elle pouvait voir encore...

Elle disparut dans la cuisine et revint bientôt avec un paquet. Lorsqu'elle fut sortie, le père frappa le fourneau de sa pipe contre la paume de sa main. Puis il but à grands traits et commença :

— Vous venez de voir cette vieille. Est-elle assez sale, repoussante ! Eh bien, lorsque j'avais dix-huit ans, cette femme était la plus jolie fille d'ici !

C'était en 1845 ; son père, riche patron, ambitionnait pour sa fille un beau parti. Oh ! ce n'était pas que les prétendants lui manquassent, mais ce vieil avare espérait-il un comte ou un marquis ? Netke n'avait pas attendu aussi longtemps le prince charmant. Elle aimait, elle adorait un pêcheur, Hans, oh ! pas bien riche, mais honnête, un de ces hommes comme la mer sait en faire. Lui avait voué à Netke un amour sans bornes.

Ici, tout le monde désirait leur bonheur.

Le père, hélas ! ne l'entendait pas ainsi, ce n'était pas ce qu'il avait rêvé.

Et le temps passait ainsi en cruelles déceptions pour nos deux amoureux. Netke dépérissait. Cela faisait peine à la voir passer, pâle et triste. Jamais on ne la voyait danser le dimanche et ses yeux semblaient vouloir pleurer toujours.

Un soir pourtant, Hans décida qu'il irait le lendemain demander la main de Netke à son père. Enfin, le rouge de l'espérance revint aux joues de la fille du patron. Cette nuit- là, elle fit les plus beaux rêves.

Hans, dès le matin, se rendit chez le riche capitaine. Celui-ci le reçut comme il recevait tout le monde, poli, mais froid.

— Ah ! te voilà, Hans. Viens-tu prendre un engagement ?

— Non, monsieur, je...

— Viens-tu acheter un panier de soles ?

— Non, mais je...

— Allons ! Qu'as-tu ? Pourquoi pâlis-tu ?

— C'est que, monsieur, je viens vous demander... oh ! très respectueusement... la main de Netke... votre fille.

— Ah ! Mais cela est fort bien ! Aurais-tu fait un héritage, par hasard ? Tu sais que, pour épouser ma fille, il faut avoir deux barques à soi !

— Hélas ! Monsieur, je ne suis qu'un pauvre matelot !

— As-tu tes barques, oui ou non ?

— Non !

— En ce cas, mon garçon, tu n'auras pas ma fille !

— Monsieur, je vous prie !

— En voilà assez, travaille, épargne, que sais-je, moi !

Achète deux barques et tu auras Netke !

Hans restait là, les bras ballants, les yeux pleins de larmes.

— Eh bien, qu'attends-tu ?

Hans sortit. Deux barques ! Autant lui demander le Pérou !

Le soir, il revit Netke. C'était fini ! Plus d'espoir ! Plus de beaux rêves !

Une semaine s'écoula.

Un beau soir, Hans vint au lieu de rendez-vous tout joyeux.

— Sauvés ! Sauvés ! s'écria-t-il, et il exhiba un journal.

Mais elle ne savait pas lire. Il lui expliqua qu'un armateur d'Ostende demandait des matelots pour partir dans les îles de l'Amérique du Sud chercher du guano. Le matelot serait très bien payé et aurait un pour cent dans la vente. Avec cet argent, il y aurait moyen d'acheter deux barques.

— Eh bien, Netke, comprends-tu ? Je pars, je reviens, nous nous marions !

— Le voyage dure-t-il longtemps ?

— Mais, avec le chargement, cinq ou six mois !

— Oh ! que c'est long ! Mais, puisque le hasard nous envoie cette espérance, profitons-en ! Et dès demain pars à Ostende pour t'inscrire !

Le trois-mâts partit et les jours passèrent. Des jours et des jours firent des mois. Des mois et des mois firent des ans. Le père et la mère de Netke moururent. Elle resta orpheline, sans défense. On la vola, elle devint pauvre.

Cinq longues années elle attendit. Puis, comme on n'avait plus de nouvelles du voilier, elle fut comme une idiote, sans une parole, sans larmes.

Tous les jours, elle alla fixer ses yeux sur l'horizon... Elle vécut et, à présent, rien n'a changé en elle. Elle attend toujours Hans, qui ne revient pas...

Le père se tut, le vent siffla. La mer sembla rire :

« Attendre soixante-cinq ans ! »

Approche, mon amie, approche-toi !

Le jour se meurt dans une apothéose glorieuse de flammes et d'ors illuminés. Trois nuages roses chevauchent dans l'immensité des cieux embrasés. Regarde : par delà la colline mauve où s'éveillent de lointains clochers, l'horizon s'estompe de brouillard. Là commence le pays des rêves, loin de la vie cruelle, loin des rues mornes et assombries.

L'heure est douce, laisse ton cœur s'ouvrir à ce charme. Appuie ta tête lourde de cheveux châtains sur mon épaule. Écoute ! Je vais te dire le conte du pauvre hère et de la belle Marjolaine.

Il y avait une fois dans une grande ville un pauvre diable de poète qui mendiait son pain. Il s'appelait Amaury comme beaucoup de troubadours et n'avait jamais eu de famille comme beaucoup de vagabonds. L'été, il vivait content parce qu'il fuyait les hommes. Il chantait ses vers aux fées qui hantent la fraîcheur des bois et des fontaines et s'endormait joyeux sur la paille des granges. Les bons fermiers le nourrissaient, car il était trop faible pour faire peur, trop gai pour faire mal.

L'hiver le revoyait à la ville, peinant par les ruelles sombres, hâve, famélique et grelottant. Les citadins étaient moins bons que les villageois, en ces temps révolus, et le pauvre hère s'endormait le ventre creux, sous les grands ponts déserts où la bise souffle, près du fleuve glacé. Là, dans l'ombre de l'arche protectrice, il rêvait de la douce moiteur des édredons et du luxe de tables chargées de dindes dorées et ruisselantes de sauce. C'étaient des songes splendides dont il s'éveillait, les membres engourdis et la bouche pleine... d'amertume.

Un soir, le fleuve le tenta, il voulut mourir.

Tu excuseras, mon amie, ce geste inélégant mais nécessaire !

Le laquais malveillant d'un banquier millionnaire avait lâché sur lui le dogue de son maître, et cette insulte, peut-être autant que les reproches de son estomac, l'avait poussé à sa sombre résolution.

Donc, Amaury voulut mourir...

Il s'avança au bord de la berge et contempla l'horreur de l'eau noire clapotant à ses pieds. Au travers de ses larmes, il mesurait la profondeur du gouffre où il allait se précipiter. À cet instant, il se rappela sa vie misérable et solitaire, puis il se prit à regretter le soleil qui dorait les moissons, l'âcre senteur des fermes, les ripailles campagnardes dont il avait été le convive par charité, les filles rougeaudes et saines, lutinées, au coin des chemins. Mais son désespoir fut plus fort, il ferma les yeux et... quand il croyait déjà entendre le plouf lugubre que son corps osseux ferait dans l'eau, il se sentit retenir. Il se retourna étonné et mécontent qu'un intrus vînt l'empêcher de hâter sa destinée.

Une femme était là, rayonnante de beauté souveraine, superbement vêtue. D'elle émanait une clarté stellaire qui rehaussait l'éclat de sa robe de velours cramoisi. De gros diamants scintillaient dans ses cheveux plus noirs que la nuit, et son regard avait la profondeur du temps. (Cette métaphore peut te sembler bizarre, mon amie, mais je répète ce que m'a dit le gnome dont je tiens le récit.)

Le troubadour, interdit, ne pouvait qu'admirer. La fée – car c'était une fée – parla la première :

— Amaury, je suis celle qui soulage les déshérités, les pauvres gueux qui vont par les chemins, les poètes affamés rôdant par les ruelles louches, et tous les pauvres meurtrissant leurs désirs aux montres

appétissantes des rôtisseurs. Je m'appelle Marjolaine, la fée Marjolaine ! Veux-tu me suivre au palais que j'habite au beau Pays des Songes ?

— Est-ce loin ? Je suis las et je voudrais manger ! Oui, madame la Fée, car pour être poète je n'en suis pas moins homme !

— Ne crains rien. Mon char aérien nous attend. Tu y trouveras quelques mets froids et du vin plein des flammes de l'été.

— Je vous suis !

Ensemble ils remontèrent sur le quai désert, et Amaury vit le char de sa protectrice. C'était une forme de cygne aux courbes gracieuses, blanche comme la pureté. Amaury y crut voir moins une chose qu'un fluide, tant le char lui parut léger.

Ils y prirent place et s'élevèrent à l'instant vers le ciel constellé.

Dois-je dire que le troubadour fit honneur à la collation de sa prévoyante conductrice ?

Lorsqu'il eut apaisé sa faim, qu'il eut humecté de vin pur sa gorge altérée, il crut devoir remercier :

— Madame, je vous suis reconnaissant de m'avoir fait goûter des choses succulentes et ignorées. Je vous dois la vie et le plaisir d'assouvir, pour la première fois, le besoin animal de manger.

Marjolaine ne répondit rien et ils voyagèrent longtemps en silence parmi les étoiles innombrables.

À la fin, ils arrivèrent au Pays des Songes, et le char vint se poser dans une grande prairie semée de pâquerettes et de boutons d'or. Le soleil radieux chauffait une atmosphère chargée de parfums délicats.

Dans ce pays charmant, les fleurs s'inclinaient au passage de la fée et les oiseaux chantaient son charme et sa beauté. Au milieu de la prairie s'élevait le palais de marbre blanc et rose où les rayons de soleil se jouaient.

Ce monument grandiose n'avait rien de massif, et Amaury eut la sensation bizarre de sa légèreté et de son inconsistance semblable à celle des nuages se réunissant, se déchirant, s'agglomérant en mille formes diverses et sans cesse renouvelées.

Tel était le domaine de la fée Marjolaine où la matière se faisait fluide et le corps plus léger.

Un immense bonheur avait envahi la poitrine du jeune homme ; le souvenir des jours passés ici-bas quittait sa mémoire et en son cœur renaissait la divine candeur de son enfance.

L'intérieur du palais devait l'étonner davantage.

Dès le seuil, de charmantes jeunes filles accoururent saluer Marjolaine et son hôte, leurs corps blancs et souples se dérobaient sous la gaze impalpable de tuniques plissées. Leurs cheveux blonds flottaient en un parfum d'encens. Elles manifestaient leur joie puérile en dansant et, gracieuses, paraissaient ne plus tenir au sol.

Plus loin, des enfants divins conduisirent le poète en une immense salle où mille glaces d'argent reflétaient sa silhouette devenue élégante. La fée Marjolaine s'assit sur un trône aux reflets d'or et invita Amaury auprès d'elle. Les jeunes filles vinrent offrir des coupes d'un nectar embaumé. Amaury s'en grisa, et son ivresse fut toute spirituelle. Il jouit, plein de béatitude, d'un concert de harpes invisibles et mélodieuses. Cette musique devenait atmosphère; Amaury la respirait, elle chantait en lui, enveloppait l'univers. Elle ne cessa pas, mais mourut comme s'éteignent les lueurs d'un couchant. Puis, ce fut un chœur de voix jeunes et fraîches qui se fit murmure.

Ces chants ne troublaient pas le silence reposant.

Marjolaine offrit des bonbons comme seul ce pays pouvait en connaître. Ils avaient le pouvoir de rendre immatériel et subtil. Amaury se sentit léger comme l'éther et il suivit la fée Marjolaine faisant les honneurs de son domaine. Ils visitèrent des salles faites de pétales multicolores, des cours entourées de portiques élégants où les jets d'eau de senteur bruissaient agréablement parmi les grappes de roses. Ils virent des colonnes ciselées, de la dentelle de marbre qu'un miracle seul pouvait soutenir; ils admirèrent des statues aux formes divines.

Sur un lac bleu glissaient les blancheurs immaculées de cygnes majestueux et des flamants héraldiques peuplaient ses bords boisés. Des oiseaux étranges aux aigrettes superbes passaient rapidement, et dans la profondeur du parc des fauves se mêlaient aux gazelles lascives.

Des fruits d'or s'offraient au promeneur altéré, et Amaury ne se lassait pas de sentir leur chair savoureuse saigner sous la dent.

Le poète et sa compagne prirent place dans une nacelle qui glissa parmi les nénuphars et les lotus... Des insectes mordorés bourdonnaient, des libellules violettes se posaient sur les roseaux flexibles de la berge.

Amaury récita des vers harmonieux qu'il concevait sans peine et que les arbres mêmes semblaient écouter. Marjolaine en scandait le rythme sur une lyre aux accents inouïs.

Il vécut longtemps cette vie de délices que Marjolaine changeait sans cesse. Dans ce domaine, rien n'était définitif, sinon le bonheur... La moindre brise altérait les formes du château et du parc. Chaque instant était nouveau, et Amaury ne pouvait regretter ce qui disparaissait, tant ce qui naissait était charmant.

Les désirs devenaient autant de réalités merveilleuses qu'en songe seul il eût pu concevoir.

Et pourtant, t'étonneras-tu, mon amie, que ce bienheureux eut un jour la nostalgie des souffrances passées ? Qu'il voulut revoir la terre et les hommes, coudoyer le mal et la pauvreté ? Il s'en confessa à la fée. Elle sourit :

— Ils sont donc tous semblables ! Amaury, les yeux pleins de larmes, ajouta :

— Madame Marjolaine, ce séjour ne convient qu'à ceux qui n'ont jamais péché, qui n'ont jamais souffert. Je vous supplie de me laisser retourner d'où je viens, de m'accorder la grâce d'y séjourner quelque temps. Je reviendrai, si vous le permettez, et il me semble que je goûterai mieux alors le bonheur de vivre auprès de vous.

— Tous les déguenillés que j'ai arrachés aux souffrances terrestres m'ont tenu ce langage. Ils reviennent parfois et repartent aussitôt. Fais comme eux, mon char t'attend !

Amaury s'en fut.

Depuis, le gnome indiscret l'a revu maintes fois parmi nous.

Voilà pourquoi, ma Grande, il y a tant de gueux ici-bas qui vivent sans rien faire. Ce sont les trouvères et les pauvres, les rêveurs et les fous qui s'envolent parfois vers le Pays des Songes.

GILBERTE D'AIGLYMORT

à mes parents

Jadis, à l'endroit où la rivière s'enfonce entre deux murailles de granit, si hautes que l'eau y perd sa clarté d'argent pur, se dressait au sommet de ces rocs arides le château d'Aiglymort. Les ans ont fait des ruines de cette forteresse et ces ruines elles-mêmes disparaissent peu à peu. Parfois, de lourdes pierres, comme poussées par mille bras invisibles, se désagrègent des courtines et tombent dans la rivière avec un effroyable bruit qui gronde par la contrée.

Au crépuscule, Aiglymort profile ses créneaux sur le ciel teinté d'ors aux nuances infinies, où, tel un diamant, scintille l'éclat de la première étoile. Le château à cette heure est gris parmi les rochers violets, où s'attache le vert des frondaisons.

Il semble que parmi ses ruines passent les vols blancs d'êtres immatériels, que de la vallée noire montent des formes de brouillard. Alors le château ressuscite. Des frissons courent par l'herbe entre les pierres disjointes, des ombres circulent dans le donjon et le visiteur attardé à cette heure surprend mille bruits confus qui peuplent ce silence séculaire. Les plaines sont noyées d'ombre, seule les hauteurs d'Aiglymort retiennent les derniers feux et les regards se portent vers ce refuge du jour. Alors le présent se souvient du passé.

L'histoire du château s'est enjolivée de légendes, le paysan en a fait une épopée naïve et vibrante de poésie.

L'imagination a relevé les courtines crénelées, flanquées de tours, reconstruit le donjon massif, repeuplé les salles de leurs hôtes à jamais disparus.

Le souvenir des seigneurs d'Aiglymort est familier à toute la contrée.

Ils revivent dans les chansons, dans les expressions de patois.

L'histoire les a presque oubliés. Elle mentionne à peine le plus illustre d'entre eux, Jehan IV, qui fit à pied et sans escorte le grand voyage à Rome pour le pardon de ses péchés.

C'est la légende de sa femme Gilberte que je vais raconter.

Avant d'entreprendre son long et périlleux voyage, Jehan confia ses domaines et sa jeune épouse à Regnier, son cousin.

Il partit un matin. La rosée laissait aux herbes des larmes d'argent. Il montait de la terre, sa terre, un sauvage parfum qui le grisait. Et pourtant il allait heureux, poussé par le désir de toute son époque de visiter la ville immortelle. Quand il se retournait, il voyait l'écharpe blanche de Gilberte lui faire adieu du haut du donjon. Elle s'agita longtemps sur le ciel bleu, comme l'aile d'un grand oiseau, puis disparut.

Gilberte suivait des yeux le maître qui s'éloignait.

Parfois la silhouette disparaissait dans les broussailles, puis réapparaissait très nette sur l'or des blés mûrs. Quand Jehan se fut effacé dans le lointain, Gilberte pria Dieu de protéger son époux dans ce saint pèlerinage, puis elle descendit dans la salle d'armes où ses femmes s'étaient réunies.

Et des mois se passèrent monotones pour les hôtes d'Aiglymort. Regnier occupait ses gens aux exercices et à la chasse. Gilberte, de sa fenêtre ouverte, voyait la longue théorie d'hommes d'armes dévalant par les broussailles et les rocs. Son cousin lui adressait de grands saluts auxquels elle répondait de sa main fine de châtelaine.

Puis elle reprenait la tapisserie commencée, s'interrompant parfois pour caresser le lévrier étendu à ses pieds. On entendait le son des olifants courir par la campagne en rapides appels ou en longs hallalis.

Puis les chasseurs revenaient et la cour s'emplissait de cliquetis d'armes et d'aboyements. Le soir, après le repas, les hôtes se réunissaient autour de l'âtre et Regnier racontait les péripéties de sa chasse. Le feu des bûches rougissait sa mâle face de guerrier et tandis qu'il parlait ainsi, les femmes admiraient l'étrange éclat de ses prunelles.

Parfois encore, toutes les oreilles étaient attentives au récit de grands faits d'armes et les hommes énervaient leurs désirs brutaux de guerre et de carnage. Alors, tous regrettaient l'absence de Jehan, les sevrant de tournois et de fêtes. Et le temps s'écoulait, pour les hommes en longues randonnées à travers le pays, pour les femmes en prières, en contemplations, en rêveries.

Gilberte passait souvent des heures fixant l'horizon de ses grands yeux bleus à attendre le retour de l'absent. Ignorante de la longueur du voyage, elle croyait naïvement le voir revenir chaque soir. Et, chaque soir, elle se couchait seule dans son grand lit triste.

Parfois, elle essayait de se représenter l'image de Jehan. Elle rougissait de s'avouer qu'elle n'y parvenait plus. Et, doucement, l'amour s'échappait de son cœur comme l'eau fuit d'un vase fêlé. Elle priait en vain Dieu de la conserver fidèle à ses premiers serments et de rallumer en son cœur la flamme qui s'y mourait.

Quand l'idée d'époux se présentait à son esprit, c'était Regnier qu'elle voyait dans toute sa sauvage beauté. Elle s'attardait à songer à lui, et cette rêverie lui était tellement douce, qu'elle en était accablée de remords. Son cousin Regnier, préoccupé uniquement de ses dogues, ne surprenait pas la tendresse des grands yeux bleus qui l'admiraient en silence, il ne voyait pas l'émotion que provoquaient ses héroïques récits. Et s'il eût compris l'amour de sa cousine, ce chevalier n'aurait pas forfait aux lois de l'honneur.

De longs mois passèrent et l'on restait toujours sans nouvelle du seigneur Jehan IV. Un jour, un marchand qui passait fit part aux sujets de Jehan d'une lugubre nouvelle. Le bruit vague de sa mort circulait dans les seigneuries voisines et ses ennemis se préparaient à partager son domaine et ses biens.

À cette nouvelle menaçante, Regnier jura sur l'autel de défendre Aiglymort ou de mourir. Il conclut des alliances et prévint ses ennemis en courant surprendre leurs plus proches châteaux. La bravoure dont il fit preuve durant cette courte campagne le rendit plus cher encore à Gilberte.

La jeune femme, à présent, ne voyait plus d'obstacles à l'accomplissement de son plus cher désir : « Être épousée de Regnier ». Et elle mit tant de chaleur à remercier son courageux défenseur qu'il comprit enfin.

Il réfléchit longuement et sentit, qu'à son insu, l'amour était entré en lui. Il en conçut un vif regret, car il lui semblait qu'il insultait la mémoire de Jehan.

Fâché d'être faible à ce point, il évita la présence de Gilberte. Des semaines se passèrent ainsi, mornes, dans le château endeuillé. Puis on s'accoutuma à l'idée que Jehan était perdu à jamais et la vie reprit son cours habituel. Cependant, un combat se livrait dans l'âme simple et honnête de Regnier. Ne devait-il pas épouser Gilberte, veuve sans soutien, exposée ainsi à la convoitise de voisins jaloux ? Oui, cela était bien son devoir, et lui semblait que c'était Jehan lui-même qui le dictait.

Simplement il fit part de ses projets à sa jeune cousine qui rougit de plaisir. La date du mariage fut fixée et la nouvelle, annoncée aux sujets qui s'en réjouirent fort. Car tous aimaient Regnier, leur futur seigneur.

Au jour fixé, on vit par la route blanche des trouvères et des jongleurs se rendant à la fête, des chariots chargés de victuailles traînés par des bœufs au pas solennel et lent. Des chevaliers en grande pompe, suivis de leurs gens, se rendaient au tournoi, qui rehausserait la fête, et le soleil du matin mettait des panaches d'or à leurs cimiers. Des chants d'allégresse emplissaient les sentiers qui montent à Aiglymort. La cour du château était pleine de manants aux bras nus, dépeçant des bœufs entiers pour le festin de noces ; des pages espiègles se poursuivaient parmi cette foule d'invités et de domestiques, humant avec des mines gourmandes l'appétissant fumet des cuissons. La fête fut complète, car le vin coula à flots et grisa les plus calmes. Ils burent dans de grandes coupes d'argent d'un nectar velouté, plein du parfum des coteaux. Puis, quand on se fut repu, on se mit à chanter en frappant de grands coups sur les tables.

À ce moment, un homme parut à la porte, personne ne le remarqua, pas même les servants qui s'enivraient du fond des brocs. Son regard parcourut lentement la salle et s'arrêta sur Regnier et Gilberte.

« Traîtres ! Traîtres ! » s'écria t-il alors.

Au son de cette voix, chacun sursauta. Tous l'avaient reconnue : c'était celle de Jehan IV, seigneur d'Aiglymort, revenu de Rome et absous.

La légende de Gilberte s'arrête ici.

LES ROSES SE FANAIENT

à mademoiselle M. G.

— Ton métier ?

— Troubadour. Je ris parfois, souvent je pleure, toujours je chante...

— Ton âge ?

— Je l'ignore. Peut-être vingt ans, ou moins. Pas davantage. Je suis né ici sans doute, car j'aime tant cette ville ! Elle est si bonne. Si vous saviez comme il est doux de flâner par ses ruelles, de lorgner ses jolies filles si peu craintives et si fraîches... Et puis, les gentilshommes de monseigneur ont belle mine, leurs dames aussi. Les bourgeois sont cossus, pas très avares... leurs femmes non plus.

— Vagabond, coureur de filles, un vrai poète, je vois. Écris-tu ?

— Parfois, quand j'ai bu. J'aime mieux penser. Mais si vous le vouliez, mon gentilhomme, je vous écrirais quelque chose !

— Si cela te plaît !

— J'ai faim et je meurs de soif...

— Je comprends ! Que d'autres te grisent ! Moi, je te quitte... Je me soucie peu de ta littérature et de tes vers !

— Je les tournerai bien... Vous les direz ce soir à votre épouse...

— Je suis célibataire et je ne sais pas lire.

— Je vous les apprendrai mot par mot.

— Je n'ai point de mémoire !... Salut et bonne chance !

L'homme s'en fut. Amaury resta pensif devant son verre vide. D'autres s'amusaient à grand bruit. Ils lampaient à longs coups la bière mousseuse et blonde et frappaient des poings sur les tables.

Ce vacarme finit par l'agacer. Il sortit.

Au dehors, le crépuscule tombait en lumière rose et violette. Les derniers rayons s'accrochaient aux pignons des toits difformes et se jouaient aux vitraux de la cathédrale, monstre immense et sombre accroupi sur la ville.

Des filles allaient par groupes et leurs rires frais traînaient par les rues. De jeunes jouvenceaux aux cheveux gras et aux mains rouges les appelaient en riant. Amaury passait indifférent aux boucles blondes et aux rires frais. Il allait, perdu dans son rêve, au fil des ruelles assombries, s'enchevêtrant en un labyrinthe dont il connaissait le secret.

Les bruits s'éloignèrent et se fondirent bientôt en une voix qui s'éteignit, et le ciel ouvrit sa première étoile, claire comme un diamant, la brise amena d'au delà des murs des effluves de senteurs enivrantes et douces. Ce parfum envahit la poitrine du jeune homme qui l'aspira longuement et avec force.

« Le meilleur vin n'a pas cet arôme », pensa-t-il tout haut.

Une porte grinça horriblement dans ce silence.

Telle est la vie, songea-t-il, faite d'harmonies éternellement renouvelées et aussitôt détruites. Partout, la laideur s'insinue... Ah ! vivre dans un rêve d'amour et de beauté !... Aimer, être aimé... Sourire ! Hélas ! elle ne me connaît pas... Elle m'ignore. Je suis le passant, l'inconnu, le pauvre hère déguenillé, sans force et sans beauté. Mes vers sont de folles chansons qu'elle ne chantera jamais. Elle n'a pas senti battre mon cœur dans leur rythme ! Jamais, jamais elle ne m'aimera !

Tout en devisant de la sorte, il parvint jusqu'à un endroit écarté. De tièdes bouffées montaient des jardinets où s'animaient des roses d'un souffle divin. L'atmosphère était saturée de cette haleine capiteuse et grisante. Amaury s'assit et laissa s'ouvrir son âme amoureuse au charme de cette nuit.

C'était ici qu'il revenait chaque soir bercer sa mélancolie et son rêve. Chaque forme d'ombre lui était familière. Les maisons lui souriaient de leurs yeux aux facettes de vitres. Il les aimait comme on aime des choses qui nous ont vu pleurer. Leur petitesse trapue et leurs cachettes obscures ne l'effrayaient pas. Là, dans ce calme propice, reposait l'indifférente beauté. Amaury s'imaginait l'adorable tête lourde de boucles brunes, reposant dans un sourire inachevé.

Et quand, brisé par le sommeil, il s'endormait enfin sur sa borne, leurs rêves se confondaient sans doute par-dessus les rosiers...

À cette heure tout vivait d'un souffle de vie pure et immatérielle.

Les fleurs s'inclinaient en courbes gracieuses et lentes ; le long des murs noirs et dans les massifs, elles parlaient d'une voix silencieuse, imperceptible, et que l'on comprenait... D'autres effeuillaient leurs pétales qui tombaient en tournoyant comme autant de pensées mortes et de songes éteints.

Ce soir-là, Amaury ne put fermer les paupières. La faim le tenaillait. Une main de fer lui serrait la gorge.

« Pourquoi faut-il que ce besoin m'empêche de reposer et vienne troubler ainsi ma pensée ? J'ai mal ! Serait-ce déjà le dénouement de mon histoire ? Mourir !... Dieu ! que cette pierre est dure, ce soir ! Pourquoi mes yeux voient-ils tant de lumières clignotantes ? Quels sont ces bruits qui frappent mes oreilles ? Non ! ce n'est rien ! Une illusion d'être affamé, d'orphelin vagabond et amoureux. »

Il voulut se lever. Une singulière torpeur l'en empêcha.

Et, glissant le long de la borne qui lui servait d'oreiller, il s'affaissa dans la poussière de la rue.

Des roses effeuillaient leurs pétales le long des murs noirs... Sa raison s'échappait avec son âme et il n'entendit pas une fenêtre s'ouvrir près de lui.

Une jeune fille s'y tint longtemps debout dans l'ombre de la chambre. Son regard fouillait l'obscurité, revenant sans cesse à la borne émergeant de cette noirceur.

« Il n'est pas là, se dit-elle. L'oubli déjà ! Mais je suis seule coupable ! J'aurais dû lui dire mon amour et mes rêves. Las d'attendre en vain, il ne reviendra plus, tout est fini... Je fus cruelle... » Et au travers de ses larmes, elle ne distingua pas la forme d'Amaury, étendu par terre. La fenêtre se referma.

Le long des murs, des roses effeuillaient leurs pétales jaunis...

Chaque nuit elle était venue contempler le troubadour endormi ; elle avait veillé ce sommeil aux mirages enchantés dont elle peuplait les songes. Elle restait longtemps pensive et souriante ; puis, quand l'aube répandait dans le ciel ses voiles violettes et que les étoiles sombraient dans un océan de lumière très pâle, elle disparaissait, jetant un dernier baiser au fou qui se croyait vilain et dédaigné.

La fraîcheur de la brise réveilla le pauvre gueux de sa mortelle torpeur. Il lui sembla d'abord être très loin parmi des choses hostiles et inconnues. Il frissonna.

Puis il se souvint. Il revit les petites maisons dont l'étage semblait un front soucieux et ridé. Alors, l'atmosphère qu'il aspirait à grands traits, chargée de senteurs lourdes, raviva sa souffrance.

Le mal, à présent, lui serrait les tempes dans un étau inexorable. Ses mains pâles et maigres se meurtrissaient au contact des pierres moussues et disjointes. Au prix d'un effort, qui fit ruisseler son front de gouttelettes froides, il parvint à se dresser sur les genoux et alors il fixa longuement la fenêtre qu'il n'avait jamais vu s'ouvrir.

« Je veux mourir plus près d'elle ! Là, dans les roses qui embaument. Pour qu'au matin, venant cueillir le bouquet de la vierge, elle trouve mon corps, si léger et si faible parmi les pétales fanés... »

Il se traîna péniblement jusqu'aux rosiers, où il s'affaissa.

« Mon métier ? Troubadour !... Parfois je ris, souvent je pleure, toujours je chante... J'ai faim... Mon âge ? Vingt ans, sans doute, jamais plus ! Je m'en vais là-haut... très haut... Adieu, ma mie ! Mon Dieu, pardon pour moi ! pardon... »

Ainsi mourut Amaury le poète, un soir qu'au long des murs noirs, des roses pleuraient leurs pétales noircis...

DAUBIN L'ANCIEN

à monsieur le professeur O. L.

Daubin était notre aîné à tous. De quoi vivait-il ? Il ne faisait rien, car une maigre rente suffisait à ses besoins de bohème. Oui, il était bien resté bohème... des derniers peut-être ? Au fait, aurait-il pu mener une autre vie ? N'était-il pas orphelin ? Sa vraie famille se bornait à notre compagnie, troupe de jeunes philosophes turbulents et obscurs. Au milieu de nous, il pérorait, donnait des conseils presque paternels sur nos cours (qu'il n'avait jamais suivis), sur le billard (où il était généralement dans son mauvais jour). Bon camarade, au demeurant, aimant les cartes et les ripailles et affectant le dédain de la femme. Il avait adopté le genre « poète désenchanté » qui plaisait beaucoup.

Quant au physique, représentez-vous un Daubin, grand, assez bien fait, une soyeuse moustache blonde lui barrant le visage, un front agrandi par une précoce calvitie, les yeux vifs, intelligents. Avec ça, un éternel sourire qu'il opposait à l'adversité des choses. Il citait du reste souvent ce mot d'Horace : « *Non semper imbres* ». C'était toute sa philosophie faite d'insouciante gaîté et de patience. Lorsqu'il traversait une mauvaise période, comme il disait, il tâchait de la subir sans se plaindre, en riant s'il le pouvait. Et il y parvenait souvent.

Nous ne connaissions rien d'intime sur lui. Malgré cette réserve à notre égard, nous l'aimions bien et une « sortie » manquait quand Daubin n'en était pas.

Ce jour-là nous émettions des opinions diverses et bizarres sur la jeunesse. Un camarade, que de nombreuses pipes et de nombreux « demis » faisaient divaguer, avait expliqué que... qu'avait-il donc expliqué, ce gaillard-là ?

Nous poussions des cris et des hurlements. Cette façon peu flatteuse de signifier à l'orateur notre désapprobation restait peu effective. Les nuages bleus de fumée, qui emplissaient l'arrière place du cabaret, obscurcissaient singulièrement nos cerveaux. L'orateur, au milieu d'un tapage infernal, scandait son discours de coups de poing sur la table.

Daubin se taisait et dégustait son « Munich » à l'écart. Tout à coup, j'eus l'inspiration de le prendre pour arbitre. Tout allait enfin s'arranger ! Nous finissions toujours par partager ses opinions qui, je dois l'avouer, étaient beaucoup plus sérieuses et logiques que les nôtres. Il faut dire aussi que nous tenions Daubin pour un être supérieur, au-dessus de nos folies et de nos inconséquences.

Alors que nous avions tous un amour plus ou moins malheureux que nous racontions entre deux « demis » à quelque oreille patiente et bienveillante, lui restait muet sur ses affaires de cœur. Daubin, pour nous, était un homme, un vrai...

Il possédait ce pouvoir, que nous admirions, de ne jamais être triste, de ne pas connaître nos mélancolies, d'ignorer nos joies trop vite épuisées. Ses actes, pour nous, ne s'accomplissaient que posément et après longue réflexion. Alors que nous étions des impulsifs, il tenait en lui une volonté ferme, inébranlable.

Lui, c'était l'être qui devait réussir... nous tâchions de l'imiter. Nous nous appliquions à ne plus manifester trop bruyamment nos sentiments, à ne plus nous lamenter pour le moindre désagrément ; nous conservions le sourire comme Daubin !

— De quoi s'agit-il ? fit l'ancien d'un ton détaché.

— Nous discutions sur la jeunesse et...

— Ah ! sur la jeunesse, interrompit-il, et vous disiez quoi ?

Le camarade, qui tout à l'heure pérorait, reprit son discours interrompu.

Daubin lui ferma la bouche.

— Inepties ! Inepties ! Si c'est pour ça que vous menez ce tapage ! Vous n'y connaissez rien... ou pas grand'chose ! ajouta Daubin, conciliant. Alors son sourire l'abandonna, c'était la première fois, et il dit d'un ton triste : Ah ! si vous aviez l'expérience que j'ai !...

Nous comprenions tous que nous avions fait vibrer un souvenir brûlant dans le cœur de Daubin.

— Écoutez, dit-il, je vais vous raconter une histoire bête sur ma jeunesse. Elle est très courte, ceux qui veulent un roman seront volés.

Au fond, moi, je suis fait comme les autres. J'ai un cœur comme vous, et quoique je sois presque de votre âge, en réalité je suis beaucoup plus vieux que vous. Ceci est mon introduction.

Il y a dans la vie de chacun des épisodes marquants qui terminent une époque et en ouvrent une autre. Parfois, ces transitions sont longues et passent alors inaperçues ; parfois, le plus rarement, elles sont brusques, presque inexistantes, et on les ressent d'autant plus cruellement.

Voici mon histoire : l'aventure qui mit un terme à ma jeunesse fut banale... mais je la sentis d'une étrange façon. J'avais une maîtresse, comme tout le monde, mais je l'aimais et je croyais qu'elle avait pour moi... Bref, je passe !

J'avais un ami intime aussi, auquel je tenais beaucoup. Il venait chez nous presque tous les jours et nous passions de bonnes heures à bavarder, à fumer et à rire !

Jeanne lui était accueillante ; ils plaisantaient souvent ensemble. Et moi, ça m'amusait de les voir jouer et se taquiner comme des enfants. Ah ! c'était un bon temps !

Un jour, je reviens et je trouve la cage vide. J'attends vainement jusqu'au soir. Inquiet et fiévreux, je cours chez mon ami. On m'apprend qu'il est parti depuis le matin et qu'il ne rentrera pas avant huit jours.

Et de suite j'ai compris l'horrible trahison...

Je les ai revus et j'ai conservé un masque d'indifférence ; je leur ai même serré la main ! Ah ! vous savez, Daubin sait être original ! Mais depuis, j'ai senti que mes illusions s'étaient envolées, que j'avais vieilli, bien vieilli. J'ai vécu comme je vis, et voilà !

Quelqu'un eut le mauvais goût de faire remarquer que Daubin pleurait.

À partir de ce jour, il cessa d'être l'« ancien », le modèle respecté. Il perdit son prestige... Mais nous l'aimâmes bien mieux parce qu'on l'avait trompé et qu'il avait souffert.

Nous avions allumé nos pipes et nous goûtions en silence le charme de cette fin de souper.

Décidément, cette vieille auberge me plaisait, avec ses grands airs d'un autre âge. Il semblait qu'à tout instant nous allions entendre sur la route les grelots de la diligence.

Mais non, nous étions bien au XXe siècle, et c'était le train qui nous avait déposés ici, mon ami et moi.

L'aubergiste, aussi, était un hôte d'opérette, l'air bon enfant et la mine rouge d'un grand amateur de whisky.

À ce moment, il nous regardait avec un sourire entendu, qui signifiait : « Eh bien, mes gaillards, êtes-vous satisfaits de mon souper ? »

On devinait qu'il brûlait d'entrer en conversation avec nous, de savoir où nous allions, d'où nous venions.

Mon ami, à qui le silence commençait à peser, satisfit ce désir :

— Peu de monde, ce soir... remarqua-t-il d'un ton détaché.

— En effet ; ces gentlemen sont les seuls soupeurs que j'aie eus.

— Vraiment ?

— Oh ! Monsieur, notre commerce va mal, très mal ! Au temps de ma jeunesse, je me souviens d'avoir vu cette salle pleine. Oui, parfaitement ! Car, voyez-vous, je suis né ici, moi... et mon père aussi.

Et notre hôte se mit à énumérer dans l'ordre les membres de sa famille qui avaient tenu le White Horse avant lui. Cette longue histoire manquait totalement d'intérêt pour nous, et je crois que mon ami commençait à regretter le silence, quand la porte s'ouvrit et un homme entra.

Dès le seuil, il s'arrêta, nous dévisageant avec de grands yeux étonnés, se demandant quels étaient ces deux voyageurs inconnus.

— Eh là ! Jim, qu'as-tu à rester planté là ? T'es-tu transformé en statue de sel... ? plaisanta l'aubergiste avec un gros rire.

Le nouveau venu parut plus embarrassé encore par cette boutade, mais continua à ne pas changer de place. Notre hôte nous fit un clin d'œil et, se tournant vers son étrange client :

— Jim Morisson, m'entends-tu ? Allons, ne crains rien, avance !

L'autre parut un instant indécis, puis, tout à coup, se retourna et s'en fut sans mot dire.

Mon ami et moi, nous nous regardions étonnés de cette étrange scène. L'hôtelier, de son côté, riait aux éclats, tenant à deux mains sa bedaine roulant sous son tablier.

Se calmant à la fin, il nous expliqua :

— Vous avez vu celui-là ? Eh bien, c'est Jim, Jim Morisson. Ici, tout le monde le connaît, les enfants surtout... C'est un fou !

— Un fou ? demandai-je.

— Oui monsieur, et qui a son histoire, une histoire comique, par exemple, – et notre homme fut secoué d'un nouvel accès de gaieté.

— Voyons, il est huit heures... Vous avez le temps, je suppose ? Voulez-vous que je vous raconte l'aventure de Jim Morisson ?

— Bien volontiers ! répondit mon ami qui préférait cela à la généalogie de tout à l'heure.

Le narrateur se servit d'abord une lourde pinte qu'il vida d'un seul trait, puis commença :

— Pour ma part, j'ai connu Jim Morisson quand il était aussi sain d'esprit que vous et moi.

Parfaitement, messieurs ! Je me souviens qu'il était très studieux à l'école et qu'au prêche, il y en avait peu d'aussi attentifs que lui. Il n'avait qu'un défaut : il était poltron, mais poltron à l'excès. Les moindres choses le faisaient trembler comme une feuille. Durant l'orage, il s'enfermait dans sa chambre et restait des heures entières la tête enfouie sous les coussins. Il faisait de longs détours pour éviter de passer près du cimetière à la brune et pour rien au monde il n'aurait traversé seul la campagne, le soir.

Ses parents essayèrent tous les moyens de le guérir de cette poltronnerie insensée, mais rien n'y fit, Jim ne changeait pas.

Il grandit et resta peureux : comme un lièvre. Ah ! messieurs, les bonnes farces qu'on fit à ce pauvre Jim ! Comme celle du diable, la fois où... Mais, pardon, je m'écarte de mon sujet, revenons à notre aventure.

Lorsque Morisson atteignit l'âge de l'homme, ce caractère le gêna horriblement et, à son tour, il essaya de se rendre plus courageux. Mais sa poltronnerie était plus forte. Il se mit à désespérer de changer jamais.

Il en était là, lorsqu'un événement vint brusquement le métamorphoser.

Ai-je dit que Jim était sobre ? Je vous assure que, pour moi, c'était un mauvais client. Or, voilà qu'un jour, à l'occasion d'une fête, on entraîne mon Jim au cabaret. Par plaisanterie, on lui fait boire quelques pintes. Ah ! j'ai bien ri ce soir-là, messieurs. C'est qu'il y prenait goût, mon bonhomme !

Vous comprenez qu'au bout de la quatrième pinte, il était ivre à ne plus savoir ce qu'il disait. Il partit seul, ne voulut pas qu'on l'accompagnât, prétendant être aussi brave qu'un autre. Et, pour l'instant, il disait vrai !

Il ressemblait à beaucoup de ces natures craintives auxquelles un verre d'alcool donne une passagère témérité dont elles sont les premières à s'étonner, une fois l'ivresse dissipée.

Lorsque Jim Morisson se réveilla le lendemain de cette fameuse soirée, il se prit à admirer lui-même son audace de la veille. Il rendit grâce à la bière d'avoir accompli ce miracle et, dès ce jour, se promit de le renouveler.

Aussi, le vis-je de plus en plus souvent. Aussitôt la besogne terminée, il arrivait en compagnie de deux ou trois autres *fellows*.

Ils séchaient quatre ou cinq pintes, tout en fumant la pipe.

Et alors, dès la troisième, Jim devenait plus courageux qu'un lion. Il haussait la voix, prenait des airs fanfarons et plaisantait à son tour les rieurs d'autrefois...

Mais c'est ici, messieurs, que mon histoire devient plaisante !

Un soir que selon son habitude il buvait ici, Morisson fit ce lugubre pari de passer deux heures au cimetière... Pensez donc, messieurs, le cimetière qu'il évitait avec tant de précautions quelques mois auparavant !

Les mises furent engagées et Jim, pour se donner le courage d'accomplir ce fait glorieux, ingurgita plus encore que de coutume.

Il partit en titubant un peu. Comme l'église se trouve en face, nous pouvions voir d'ici s'il s'échappait.

Nous attendîmes donc...

Les deux heures s'étaient écoulées depuis longtemps que Jim n'était pas encore revenu.

Inquiets sur son sort, ses amis se décidèrent à aller le rechercher à son lugubre poste. Munis de lanternes, ils pénétrèrent à leur tour dans le cimetière.

Après avoir erré quelque temps parmi les tombes, ils finirent par le découvrir. Savez-vous ce qu'il faisait, messieurs ? Eh ! Il dormait le plus tranquillement du monde comme s'il se fut trouvé dans son lit.

Alors il vint à l'idée de John Palisbray, un malin comme il y en a peu, de lui jouer un mauvais tour. Il se souvint qu'il avait chez lui un crâne humain qu'il courut chercher. Il le plaça dans les bras du dormeur, puis tous s'en retournèrent, en prenant bien garde de le réveiller.

Cette farce-là devait mal tourner !

Vous vous représentez la scène le lendemain matin, quand Jim Morisson, complètement dessoûlé, se réveilla.

J'imagine son étonnement de se trouver allongé parmi les tombes au lieu d'être couché dans son lit... Il regarde autour de lui, croit être le jouet d'un cauchemar, veut se frotter les yeux... Tout à coup, un crâne roule sur la terre avec un bruit mat, horrible...

Ce qui se passa exactement, personne ne le sut jamais. Chacun tâcha de se représenter la scène à sa façon. En tout cas, ce jour-là, vers sept heures du matin, je vis arriver Jim Morisson, le regard hébété, les bras ballants.

Sans mot dire, il vint s'asseoir là et regarda dans le vague, on eût dit dans l'au delà.

— Jim Morisson, gentlemen, était devenu fou !

— Et moi, fit mon ami, je me demande ce qu'il y a de plaisant dans cette histoire !

LE PRINTEMPS

à monsieur F. C.

Agenouillée sur son prie-Dieu, sœur Saint-André se recueillait.

De ses mains fines, elle cachait son visage, désirant communier plus étroitement avec celui qu'elle implorait.

Mais son cœur ne s'exaltait pas, et ses ongles rosés meurtrissant ses joues pâles, elle sentait sa volonté faiblir.

Sa pensée n'allait plus à l'être dont elle était la chaste épouse et... vaincue par le désir de rêver, la religieuse récita sa prière du bout des lèvres.

Levant la tête, elle découvrit par la fenêtre ouverte le parc du couvent, et plus loin, au delà des hauts murs qui l'enfermaient, les vergers poudrés de blanc et les premières maisons de la ville.

Le jour se mourait lentement, et de la terre s'élevait une légère gaze de buée pleine de senteurs. Le printemps régnait dans les jardins où naissaient de lointaines chansons.

Les marronniers du couvent paraissaient d'immenses bouquets, dont la teinte rose très tendre retenait l'œil et charmait...

La lumière diminuait de plus en plus... Au ciel s'allumaient les premières étoiles, et la campagne devenait violette. La nuit régnait déjà dans la grande cour toujours froide.

La brise caressant toutes les fleurs amenait des parfums de lilas. Et par-dessus toutes ces choses flottait une atmosphère de jeunesse, d'amour et de bonheur.

Des bruits confus arrivaient de la ville, s'harmonisant en un hymne semblable au chant d'une mer éloignée. Ici, tout se taisait.

Là-bas, sous les tonnelles, on devinait des ombres enlacées.

Sœur Saint-André rêvait devant cette nature ressuscitée et heureuse. Elle sentait son cœur battre plus vite, des mots inconnus lui monter aux lèvres ; un trouble divin s'emparait de son être. Son âme s'échappait et planait par-dessus les lilas, s'imprégnant de cette joie universelle.

Elle rêvait comme rêvent les poètes.

La fraîcheur du vent avait fait monter le sang à ses joues décolorées.

Aujourd'hui, sœur Saint-André atteignait ses vingt ans.

Vingt ans... Comme les lavandières rieuses qu'elle voyait passer le matin. Vingt ans... ? L'âme des amoureux qui s'embrassaient là-bas.

Un grand frisson la secoua toute. Elle referma la fenêtre ; une larme lui brûla la paupière.

Le bruit lugubre d'une cloche la tira brusquement de cette rêverie. On l'appelait. C'était à son tour, cette nuit, de veiller auprès de la couche d'un mourant.

Avant de quitter sa chambrette, elle s'agenouilla encore devant l'image du Christ, puis sortit...

Elle suivit un long couloir obscur où d'autres formes la précédaient déjà. Comme des fantômes, toutes semblaient glisser. Au bout, une lampe clignotait, éclairant mal le large escalier sombre qui craquait sous les pas. Une odeur malsaine d'huile à brûler et de bois moisi flottait dans l'air humide...

La supérieure l'attendait dans une large pièce blanchie à la chaux. Elle lui donna des instructions et froidement la congédia.

Lorsque sœur Saint-André se trouva dehors, elle grelotta.

Peureuse, la jeune religieuse marchait vite, jetant des regards inquiets sur les buissons qui bordaient la route. Elle eût voulu une compagne pour faire le chemin.

Elle passa devant une maison de paysans. La porte était ouverte. La lumière dessinait sur l'obscurité une large bande d'or. De l'intérieur, une voix féminine l'interpella :

« Eh là, ma sœur... attendez donc ! Vous allez à la ville ? Ça ne vous fait rien que je vous accompagne ? »

« Non, madame, au contraire ! »

Une vieille sortit. L'obscurité empêchait de distinguer ses traits. Courbée par l'âge, elle avançait avec peine. Sœur Saint-André lui offrit le bras.

« Bien merci, ma bonne sœur... »

Alors, mise en confiance par cette prévenance, sa langue se délia :

« Quelle bonne journée nous avons eue, ma chère sœur. Comme on est bien par un temps pareil, ne trouvez-vous pas ? Oui, c'est vrai, nous n'avons plus vingt ans... »

Vingt ans ! Ces mots avaient saisi la jeune fille. Elle eut envie de crier à cette vieille bavarde : « Mais je les ai, moi, mes vingt ans ! Aujourd'hui même ! » Pourtant, les sons s'arrêtèrent dans la gorge. L'autre parlait toujours :

« Oh ! ma sœur, quand j'avais cet âge, comme j'étais jolie et bien faite... Et c'est l'année de mon mariage avec Jean-Pierre... Ah ! c'était le bon temps... Il faut en profiter, n'est-ce pas ? Oh ! pardon, j'oubliais. »

Honteuse, la vieille se tut. On arrivait et elles se séparèrent. Sœur Saint-André dut encore marcher cinq minutes par des rues populeuses et sales, où de petits voyous narquois la saluaient en riant.

Enfin, c'était là...

L'entrée était basse et le corridor répugnant. Deux commères devisaient sur le pas de la porte : « Ah ! voilà ma sœur... C'est au deuxième, ma sœur. Prenez garde de tomber dans l'escalier, ma sœur... »

Dans la chambre flottait un relent de potions et de soupe aux choux. Quand sœur Saint-André entra, un homme lisait près de la table. Il se leva, vint lui souhaiter le bonsoir, montrant sa femme couchée sur le lit. Elle était à la mort. Le médecin ne croyait pas qu'elle passerait la nuit... L'homme expliquait cela sans grande émotion. Il dit encore qu'étant très fatigué, il allait se reposer chez un voisin obligeant. Sœur Saint-André s'assit près de la moribonde et l'examina. C'était une femme de près de cinquante ans, très pâle, ses cheveux gris répandus sur l'oreiller. Elle dormait...

De la rue montaient des cris et des rires attardés. On entendait des voix de buveurs, sorties des cabarets, en face.

Et, dans cet air impur, on sentait, malgré tout, l'haleine du printemps. Une romance, venue d'on ne sait quelle mansarde, chantait aux oreilles de la jeune fille.

Elle sentait que tout, autour d'elle, était heureux de vivre, même cette vieille paysanne. Elle se répétait : « Oh ! pardon, j'oubliais... »

Elle n'était donc pas une femme comme une autre. Une immense tristesse l'envahit, elle voulut revoir sa mère, sa famille qu'elle avait laissée là-bas, bien loin.

Elle avait faim de caresses, de mots tendres... Elle pleura. Et c'était ça ses vingt ans, à elle...

Maintenant, une sorte de colère la prenait contre ces vêtements qui faisaient d'elle une étrangère au monde, aux hommes. Elle eût voulu les arracher et s'enfuir bien loin de cette chambre malsaine où s'étiolait sa jeunesse. Elle revoyait le grand couvent triste, la supérieure méchante, hypocrite et les autres...

Son cœur se serrait à la pensée d'y retourner. Pourtant cela devait durer toujours...

La malade gémit et voulut se soulever. Sœur Saint-André lui prit les mains...

La femme regarda cette figure étrangère avec de grands yeux étonnés. Elle balbutia quelques mots incompréhensibles, puis se mit à rire horriblement. Sœur Saint-André eut peur, elle appela, mais personne ne vint. La mourante s'emparait de ses bras et les meurtrissaient de ses ongles sales. La religieuse, toute pâle, cherchait à se dégager de l'étreinte... Elle criait. Mais son appel se perdait dans la rumeur qui montait de la rue.

Enfin, la malade lâcha prise et sa tête retomba lourdement sur le coussin. Sa respiration sifflait...

La petite sœur tremblait d'effroi dans cette chambre pauvre, près de cette femme effrayante. Une envie folle de fuir la prit... mais elle n'osa.

Elle revit la campagne et les vergers en fleurs...

Elle voulut n'être qu'une femme... comme les autres. Aujourd'hui, sœur Saint-André n'est plus religieuse.

MOWIS

Légende indienne de l'Amérique du Nord

à Mariette

Assis sur la rive du lac, Wobasso rêvait. Il voyait son visage reflété dans l'onde. Le crépuscule tombait. Le sommet des hauts monts resplendissait encore des derniers feux du jour. Mais la vallée entière, noyée dans la pénombre, était violette. De larges taches d'or faisaient dans le ciel d'immenses arabesques. Parfois une feuille, que le vent agitait, rompait seule le silence grandiose. La nature s'endormait et avec elle, tous les êtres.

Wobasso, la tête penchée vers l'eau, restait insensible aux splendeurs du crépuscule. Il avait déposé sur l'herbe son arc et son carquois. La mélancolie de ses yeux noirs, sa taille courbée, ses bras ballants indiquaient la tristesse de son âme... Deux larmes coulèrent le long de ses joues brunies, mais le jeune guerrier, honteux de cette faiblesse, les essuya du revers de la main. Lentement il se leva et, tendant vers le ciel d'or ses bras musclés, il implora le « Grand-Esprit ».

Une vapeur alors sortit de l'eau, flotta un instant à la surface, et poussée par la brise, glissa vers le rivage. Et de ce nuage, une voix douce comme celle d'une femme se fit entendre :

— Que veux-tu ? demanda-t-elle au jeune homme stupéfait.

— Suis-je vivant ? N'es-tu pas l'illusion d'un songe menteur ?

— Parle vite ! dit encore la voix.

— Oh ! si tout ceci est la réalité, s'il est vrai que la fumée parle, daigne écouter ma prière !

La nuit tombait peu à peu. Wobasso était brave ; l'apparition étrange ne le fit pas trembler.

Il commença son récit :

— Il y a, dans un village voisin, une jeune fille pour laquelle mon cœur a battu. La première fois que je l'ai vue, j'ai entendu l'amour chanter son éternelle romance. Dès lors, le ciel m'a paru plus bleu, la neige des monts plus blanche. J'ai rêvé au bord du ruisseau qui fuit sous la ramée, et le soir j'ai contemplé les étoiles du ciel. Je suis un chef dans ma tribu et beaucoup de jeunes filles auraient consenti à devenir ma femme, mais c'est elle que j'aimais, c'est Sebowisha que je désirais de toutes mes forces. Hélas ! la cruelle se rit de mon amour. On dirait qu'elle se plaît à me voir souffrir. Et moi, moi Wobasso, je reviens sans cesse l'implorer ! Ah ! je ne suis plus un homme, loin de moi cet arc, ces flèches...

— Mon fils, dit la douce voix, l'amour est le tyran des hommes. Les plus grands héros de ta race ont souffert comme tu souffres... Mais je veux punir la coquette ! Suis-moi !

Du nuage sortit une forme humaine. Le clair de lune l'enveloppait de ses rayons d'argent.

Elle glissa plutôt qu'elle ne marcha à travers les épais fourrés qui bordaient la rive du lac. L'esprit avançait vite. Il fallait que l'Indien courût pour le suivre.

Bientôt, ils arrivèrent au pied d'une grande montagne. L'astre de nuit faisait scintiller la neige du sommet. Ils se mirent à gravir. Wobasso sautait de roche en roche. Pendant des heures et des heures, ils grimpèrent ainsi. Et déjà l'aube semait des pétales de roses à l'horizon, quand ils atteignirent un grand champ de neige. Wobasso semblait exténué, mais l'esprit le toucha de la main et aussitôt toute fatigue s'envola. Le jeune homme se sentit aussi frais et dispos qu'après un long sommeil.

— Prends de cette neige et fais-en un jeune et beau guerrier. Je lui donnerai la vie, dit l'esprit blanc.

Wobasso se mit à l'œuvre. Il réunit un grand tas de neige et y tailla la forme d'un corps humain. Il travailla longtemps. Lorsque le guerrier fut achevé, l'esprit en fit trois fois le tour et dit : « Va au village de Sebowisha, va demander sa main à son père. Ton nom sera Mowis ! » Aussitôt l'homme de neige descendit la montagne.

Wawonaissa, accroupi sous la tente, suivait du regard les spirales qui montaient de son calumet. Il pensait à sa jeunesse, quand il partait chasser ou combattre. Mais de nombreux hivers avaient blanchi sa tête et la sagesse était venue avec les rides. Sa fille, Sebowisha, charmait ses derniers jours. Il la voyait si jeune, si gracieuse... et le vieil Indien souriait à cette vision.

Tout à coup, un homme se présenta au seuil de la tente.

— Qui es-tu ? fit Wawonaissa en levant la tête.

— Un étranger...

— Que veux-tu ?

— L'hospitalité !

— Entre, hôte que le Grand-Esprit m'envoie.

Le vieillard fit asseoir le nouveau venu auprès de lui, et demanda :

— Viens-tu de loin ?

— Je viens des bords d'une grande rivière. Je m'appelle Mowis et je cherche une jeune fille pour en faire ma femme...

À ce moment, Seboswisha parut. Elle avait été puiser l'eau au torrent qui dévale de la montagne. À la vue de l'étranger, ses joues se colorèrent et elle voulut se retirer.

— Cet hôte que le ciel m'envoie, lui dit le père, est Mowis. Un long voyage a épuisé ses forces. Prépare-lui son repas et fais-lui une couche à côté de la mienne.

Sebowisha obéit.

— Voici le plaisir de mes yeux, ma dernière joie avant d'aller rejoindre mes ancêtres dans le domaine toujours fleuri du Grand-Esprit...

Le repas fut bref. Bientôt, les hommes se couchèrent, et l'on n'entendit plus que le bruit du vent...

Toute la nuit, Sebowisha rêva du nouveau venu. Elle le voyait s'avancer vers elle et lui prendre la main. Ils allaient doucement par une grande prairie où les fleurs embaumaient. Le jeune guerrier la pressait tendrement sur son sein...

L'aube à peine avait blanchi les monts que le vieil Indien réveilla son hôte et lui dit :

— Mowis, s'il faut que tu continues ton voyage, voici le jour. L'heure est propice, tu peux partir ! Mais si tu veux prolonger ton séjour ici, cette tente est la tienne, tout ce que j'ai est à toi !

— Noble vieillard, merci de ta bonté ! Mais je voudrais te demander ce qui t'est le plus cher !

— Parle...

— Je te prie de m'accorder la main de ta fille.

— Je te la donnerai si tu la mérites. Reste avec nous. Je réfléchirai.

Lorsque Sebowisha entendit la demande de Mowis, son cœur bondit de joie. Elle fixa ses yeux noirs sur l'étranger, puis les baissa timidement.

Quelques temps après, Mowis et Sebowisha s'unirent suivant les rites de leur nation.

L'Indienne adorait son époux. Nulle part on n'eût trouvé un couple plus heureux.

Une nuit, Mowis se réveilla. Il prit son arc et ses flèches et, sans répondre aux questions de sa femme, il sortit de la tente. Elle le suivit comme elle devait.

Ils marchèrent longtemps dans le sud. Le soleil se leva et commença sa course. Mowis allait toujours. Bientôt le soleil devint si chaud que l'homme de neige se mit à fondre et disparut...

Épouvantée, Sebowisha se traîna à genoux et implora le ciel. Elle chercha partout son mari et s'égara dans la forêt. Le soir elle arriva près d'un grand lac.

Harassée, elle s'assit sur son bord et pleura longtemps. Tout à coup, elle vit une vapeur que le vent poussait vers elle et entendit une voix de femme : « Coquette, souviens-toi du jeune chasseur dont tu te moquas ! Ceci est ta punition ! »

Et voilà la légende de Mowis telle que je l'ai entendue un soir, à l'heure où passent les fantômes de brouillard...

Feuillets épars,
recueil de contes de Maurice De Broyer (... - après 1917),
a été publié à Liège (Belgique),
par l'Imprimerie Bénard,
en 1917.

ISBN : 978-2-89854-203-9
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2024

– 2 204e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org